

JACK

ce que la vie signifie pour moi

LONDON



DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
Quiconque nourrit un homme est son maître
Construire une maison



© Les Éditions du Sonneur, 2015
Collection dirigée par Martine Laval
ISBN : 978-2-916136-92-9
Dépôt légal : septembre 2015
Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

JACK ce que la vie signifie pour moi **LONDON**

Traduction de l'anglais par Moea Durieux

Préface de Francis Combes

..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

JE SUIS NÉ DANS LA CLASSE OUVRIÈRE. Très tôt, j'ai découvert l'enthousiasme, l'ambition, les idéaux ; et les satisfaire devint le problème de mon enfance. Mon environnement était primitif, dur et fruste. Je ne voyais nul horizon, seulement de bas en haut. Ma place dans la société était tout en bas. Là, la vie n'offrait que laideur et misère, aussi bien pour la chair que pour l'esprit. Car la chair et l'esprit y étaient pareillement affamés et tourmentés.

Au-dessus de moi s'élevait l'édifice colossal de la société, et à mes yeux la seule façon de m'en sortir était par le haut. Alors, j'ai résolu très tôt d'escalader cet édifice. Aux étages supérieurs, les hommes portaient des costumes noirs et des chemises impeccables, les

femmes étaient habillées de robes somptueuses. Il y avait des bonnes choses à manger, et beaucoup. Ça, c'était pour la chair. Et puis il y avait les choses de l'esprit. Loin au-dessus de moi, je le savais, régnaient la générosité de l'esprit, la pureté et la noblesse de la pensée, l'éclat de la vie intellectuelle. Je savais tout cela parce que j'avais lu les romans de la Seaside Library. À l'exception des voyous et des aventuriers, tous les hommes et les femmes y avaient de belles pensées, s'exprimaient avec élégance, accomplissaient des actions glorieuses. Bref, le fait que loin au-dessus de moi se trouvait tout ce qui était délicat, noble et gracieux, tout ce qui donne décence et dignité à la vie, tout ce qui la rend digne d'être vécue, tout ce qui récompense chacun de son labeur et de sa souffrance, me paraissait aussi incontestable que la course du soleil dans le ciel.

Mais ce n'est pas particulièrement facile pour quelqu'un de s'élever hors de la classe ouvrière, surtout s'il est handicapé par des idéaux et des illusions. Je vivais dans un ranch en Californie et je cherchais sans relâ-

che l'échelle qui me permettrait d'entreprendre mon ascension. Je me renseignai d'abord sur le taux d'intérêt de l'investissement et je torturai mon cerveau d'enfant pour tenter de comprendre les vertus et l'excellence de cette remarquable invention de l'homme : les intérêts composés. D'autre part, je m'informai des salaires courants pour les ouvriers de tous les âges et du coût de la vie. De tout cela, je déduisis que si je me mettais immédiatement à travailler et à économiser jusqu'à l'âge de cinquante ans, je pourrais alors m'arrêter pour commencer à profiter pleinement des délices et des bienfaits qui s'offriraient à moi plus haut dans la société. Bien sûr, j'étais fermement décidé à ne pas me marier, et j'oubliai complètement de prendre en compte ce désastreux écueil de la classe ouvrière : la maladie.

Cependant, ma vitalité exigeait bien davantage qu'une existence étriquée d'épargne et de lésine. Si bien qu'à dix ans, je me fis crieur de journaux dans les rues d'une ville, et je commençai à considérer ce qui se trouvait au-dessus de moi d'un regard nouveau. Autour de

moi, tout était toujours aussi sordide et misérable, au-dessus de moi s'étendait toujours le même paradis à conquérir, mais l'échelle sur laquelle je grimpais était différente. C'était désormais celle des affaires. Pourquoi mettre de l'argent de côté et investir mes économies dans des fonds gouvernementaux alors qu'en achetant deux journaux pour cinq cents, je pouvais en un tournemain les revendre dix cents et doubler ainsi mon capital ? Oui, mon échelle à moi était celle des affaires, et je me voyais déjà tel un prince du commerce – un prince chauve couronné de succès.

Que d'illusions ! À seize ans, j'avais bien gagné le titre de « prince ». Mais il m'avait été donné par une bande de bandits et de voleurs qui m'appelaient le « Prince des pilleurs d'huîtres ». À ce moment-là, j'avais gravi le premier barreau de l'échelle des affaires. J'étais un capitaliste. Je possédais un bateau et l'équipement complet du pilleur d'huîtres. J'avais commencé à exploiter mes semblables. Je possédais un homme d'équipage. En tant que capitaine et propriétaire, je prenais les deux tiers du butin et j'en donnais un tiers à l'équi-

page. Pourtant, l'équipage travaillait aussi dur que moi et risquait sa vie et sa liberté tout autant que moi.

Je ne montai pas plus haut sur l'échelle des affaires. Une nuit, je menai un raid contre des pêcheurs chinois. Les cordages et les filets valaient des mille et des cents. C'était du vol, je le reconnais, mais tel est précisément l'esprit du capitalisme. Le capitaliste s'empare des possessions de ses semblables au moyen du rabais, ou de l'abus de confiance, ou en corrompant sénateurs et juges de la Cour suprême. J'étais simplement plus brutal. C'était la seule différence. J'utilisais un revolver.

Mais, cette nuit-là, mon équipage était composé de l'un de ces incompetents contre lesquels le capitaliste a l'habitude de fulminer parce que, à la vérité, ils augmentent les dépenses ou réduisent les dividendes. Mon équipage fit les deux. Par négligence, il mit le feu à la grand-voile, qui fut entièrement détruite. Cette nuit-là, il n'y eut pas de dividendes, et les pêcheurs chinois s'enrichirent des filets et des cordages que nous n'avions pas pris. J'étais en faillite, incapable

alors d'acheter une nouvelle grand-voile à soixante-cinq dollars. Je laissai donc mon bateau à l'ancre et m'embarquai sur un bateau pirate de la baie pour un raid sur la rivière Sacramento. Pendant mon absence, un autre gang de pirates de la baie s'attaqua à mon bateau. Ils le dépouillèrent de tout, même de ses ancres. Plus tard, je récupérai sa carcasse à la dérive et la vendis vingt dollars. J'avais glissé de l'unique barreau que j'avais réussi à gravir, et jamais plus je n'empruntai l'échelle des affaires.

Dès lors, je fus exploité sans pitié par d'autres capitalistes. J'avais les muscles, ils en tiraient de l'argent, et moi à peine de quoi vivre. J'ai été matelot de gaillard d'avant, débardeur, manœuvre. J'ai travaillé dans des conserveries, des usines, des blanchisseries. J'ai tondu les pelouses, nettoyé les tapis, lavé les vitres. Et jamais je n'ai obtenu le produit intégral de mon labeur. Je regardais la fille du propriétaire de la conserverie passer dans sa voiture, et je savais que c'étaient mes muscles qui, en partie, faisaient rouler cette voiture sur ses pneus de caoutchouc. Je regardais le fils du propriétaire de l'usine se rendre à l'université, et je savais que

c'étaient mes muscles qui, en partie, lui permettaient de se payer du vin et du bon temps avec ses copains.

Cependant, je n'éprouvais aucune amertume. Tout cela faisait partie du jeu. C'étaient eux les puissants. Très bien, moi aussi j'étais puissant. Je me fraierais un chemin pour prendre place parmi eux et gagnerais de l'argent grâce aux muscles des autres. Le travail ne me faisait pas peur. J'aimais travailler dur. Je relèverais mes manches, je travaillerais plus dur que jamais, et je finirais par devenir un pilier de la société.

Juste à ce moment-là, comme si la chance me souriait, je rencontrai un patron qui était dans le même état d'esprit. Je désirais travailler, il désirait encore plus que je travaille. Je pensais apprendre un métier. En réalité, il avait viré deux hommes pour me mettre à leur place. Je pensais qu'il ferait de moi un électricien. En fait, il gagnait cinquante dollars par mois sur mon dos. Les deux hommes que je remplaçais touchaient chacun quarante dollars par mois, je faisais le travail de ces types pour trente.